

Jean-Baptiste

Un prophète pour l'Église aujourd'hui

David Shutes
[version 2.0 ; octobre 2020]

Table des matières

- Introduction**
- Jean-Baptiste hier**
 - Le monde de Jean-Baptiste**
 - La vie de Jean-Baptiste**
 - La mission de Jean-Baptiste**
 - Le message de Jean-Baptiste**
- Jean-Baptiste aujourd'hui**
 - Jean-Baptiste nous aide à comprendre Jésus**
 - Jean-Baptiste nous aide à comprendre la piété**
- Conclusion**

- Annexe : les textes bibliques au sujet de Jean-Baptiste**

Introduction

Quel chrétien ne connaît pas Jean-Baptiste ? Pourtant, il est trop souvent vu comme un « personnage secondaire » dans le Nouveau Testament. Nos connaissances à son sujet se limitent à deux ou trois points comme, « il a baptisé Jésus », « c'est lui qui a préparé la venue du Messie » et « il s'est fait couper la tête ». En réalité, il est un des personnages du Nouveau Testament dont nous avons le plus d'informations.

Évidemment, celui dont il est le plus question de le Nouveau Testament, c'est Jésus lui-même. Il est mentionné explicitement dans tous les livres du Nouveau Testament, sauf 3 Jean — et même 3 John fait référence à lui dans le verset 7, mais d'une manière dissimulée, certainement à cause de la persécution de l'époque. Une très grande partie du Nouveau Testament a pour but premier de nous raconter ou expliquer la personne, le message et l'œuvre de Jésus.

Après Jésus, celui qui est le plus en vue dans le Nouveau Testament est l'apôtre Paul. Entre les histoires à son sujet dans le livre des Actes, les épîtres qu'il a rédigées qui nous présentent non seulement son enseignement mais aussi beaucoup d'informations concernant ses activités, et ce que Pierre dit de lui dans 2 Pierre 3.15-16, nous savons beaucoup de choses le concernant.

Mais après Jésus et Paul, il y a trois hommes dont il est souvent question, mais difficile à déterminer qui est le plus en vue. Il s'agit des apôtres Pierre et Jean et ... Jean-Baptiste. Nous avons des écrits de Pierre et Jean, mais rien de Jean-Baptiste. En revanche, nous avons des informations détaillées sur l'origine de Jean-Baptiste, mais non pour les autres. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'entre 250 et 300 versets du Nouveau Testament font référence à la personne, le ministère ou le message de Jean-Baptiste. Sachant que les chapitres du Nouveau Testament comptent, en moyenne, à peu près 30 versets chacun, c'est comme s'il y avait 8 à 10 chapitres entiers rien que sur lui. Ou, comme si un livre de la longueur de 2 Corinthiens était consacré entièrement à Jean-Baptiste.

Les Évangiles de Matthieu et Jean ont été écrit (vraisemblablement) par des apôtres, qui ont vécu les événements du ministère de Jésus. L'Évangile de Marc a été écrit, selon un témoignage très ancien, en se basant sur les souvenirs de Pierre qui était, lui aussi, dans les apôtres de Jésus. Seul l'Évangile de Luc a été rédigé par quelqu'un qui n'y avait pas été apôtre et qui ne fréquentait pas de très près ceux qui l'étaient. Luc nous dit lui-même qu'il a dû faire beaucoup de recherches avant de pouvoir écrire ce texte (Luc 1.3). Pourtant, Luc est celui qui nous donne le plus d'informations sur Jean-Baptiste. Cela montre l'importance qu'avait Jean dans la pensée des croyants, encore trente ans plus tard quand Luc écrit.

Si Jean-Baptiste est un des personnages les plus présents dans le Nouveau Testament, il est aussi un des personnages les plus fascinants. En ce qui me concerne personnellement, après Jésus lui-même, Jean-Baptiste est **le** personnage le plus fascinant du Nouveau Testament. Il m'interpelle à plusieurs égards. En plus, il est un des très rares personnages du Nouveau Testament qui est le sujet de prophéties de l'Ancien Testament.

Son message est bien plus puissant que « Repentez-vous et faites-vous baptiser, » qui est déjà un message dont l'Église a sérieusement besoin aujourd'hui, avec la prospérité, la guérison et le succès qui prennent le pas sur la repentance et la sainteté. Mais le message de Jean-Baptiste n'est pas uniquement ce qu'il a dit. Il proclame aussi un message très fort par ses actes, un message qui est encore plus radical, plus bouleversant que ce qu'il dit. Ce message affecte profondément notre conception de la religion et même notre conception de la personne et l'œuvre de Christ.

Si donc nous voulons comprendre notre foi, il est très utile de connaître Jean-Baptiste. De le connaître réellement, et non uniquement les quelques traits le concernant que nous avons appris à l'école de dimanche. C'est ce que nous allons essayer de faire dans les pages qui suivent. Dans un premier temps, nous essaierons de comprendre Jean-Baptiste dans son contexte à lui — qui il était, ce qu'il a fait, son rôle en ce qui concerne Jésus. Dans un deuxième temps, nous verrons en quoi Jean-Baptiste est un prophète encore d'actualité, un prophète que nous avons besoin de comprendre si nous voulons profiter pleinement de la liberté que nous avons en Christ.

Première partie : Jean-Baptiste hier

Le monde de Jean-Baptiste

Il existe de nombreux ouvrages sur le contexte historique du premier siècle, très complets et bien documentés. Nous n'allons pas essayer de voir tout cela ici, mais il nous serait très utile, en vue de comprendre le message et la mission de Jean-Baptiste, de relever certains aspects de ce contexte, notamment sur le plan spirituel.

A son époque, la totalité de l'Ancien Testament est connue en Israël ; les derniers écrits (Néhémie et Malachie) datent même d'environ quatre cents ans auparavant. Mais pas un mot du Nouveau Testament n'a encore été rédigé, même à sa mort.

Sur le plan politique, c'est une période difficile dans l'histoire d'Israël, comme il y en a eu tant. Après avoir vécu des invasions et des raids de la part de multiples peuples pendant des siècles après la sortie de l'Égypte, Israël avait enfin connu, mille ans avant Jean-Baptiste, une période de liberté et de prospérité sous le roi David et son fils Salomon. Mais à la mort de Salomon le royaume est déchiré par un schisme interne et entame un lent déclin dont il ne s'est jamais remis.

Pendant un peu plus de trois siècles, les deux royaumes subissent une perte progressive de leur influence et de leur richesse. Ils sont parfois les cibles d'attaques, parfois l'un contre l'autre mais aussi de la part des autres nations. La pire vient de la part des Assyriens, 750 ans avant Jean-Baptiste. Les Assyriens envahissent puis détruisent complètement le royaume du nord, et dominent le royaume du sud, Juda, pendant plus de 40 ans.

Après s'être libérés des Assyriens, sous la direction spirituelle du bon roi Hézékias et le prophète Ésaïe, avec l'aide spectaculaire de Dieu, le pays de Juda semble aller mieux. Mais à la mort d'Hézékias le déclin spirituel reprend, encore pire qu'avant. Un siècle plus tard le royaume de Juda tombe sous la domination militaire et politique de Babylone, en pleine expansion. Suite à deux révoltes futiles contre le pouvoir babylonien, la ville de Jérusalem est détruite, une grande partie du peuple massacrée, et presque tous les survivants déportés à Babylone. Le peuple Juif est au plus bas.

C'est pendant ce temps si difficile que Dieu suscite un prophète très particulier en Israël. Il s'appelle

Ézéchiel. C'est un jeune sacrificateur qui, vers l'âge de 25 ans, alors qu'il n'a pas encore pu commencer ses fonctions officielles de sacrificateur, est déporté à Babylone suite à la première révolte des Juifs contre le pouvoir babylonien. Il reste farouchement fidèle à Dieu et, quand il a 30 ans — l'âge où un sacrificateur entre en service actif — Dieu l'appelle à prophétiser au peuple. Il ne peut pas offrir des sacrifices, étant à 1000 km du Temple, mais il peut néanmoins guider le peuple sur le plan spirituel. C'est lui qui, sous l'inspiration de Dieu, rédigera les célèbres textes qui prédisent que le peuple va renaître, même s'il semble sur le moment qu'il n'y a plus que des ossements desséchés. Il fait ressortir, toutefois, que cela doit s'accomplir d'une œuvre spirituelle pour avoir un impact véritable : Dieu doit les laver spirituellement « d'une eau pure » et mettre son Esprit en eux. Ses écrits formeront l'arrière-plan de la célèbre discussion entre Jésus et Nicodème dans la première partie de Jean 3.

À la fin de l'Empire babylonien, quand Babylone est vaincu par Cyrus le Grand, à la tête des Mèdes et des Perses (qui deviendront par la suite simplement « les Perses », puisque Cyrus est perse), les Juifs peuvent retourner dans leur pays s'ils le désirent. Cyrus contribuera même, sur le plan financier, à la reconstruction de Jérusalem et du Temple. Mais les Juifs ne seront pas vraiment libres pour autant. Même s'ils sont bien traités par les Perses, ils font tout de même partie de l'énorme et puissant Empire perse.

L'Empire perse cédera la place ensuite, 350 ans avant Jean-Baptiste, aux Grecs sous les conquêtes d'Alexandre le Grand. Mais Alexandre meure jeune et son empire est déchiré par de multiples « successeurs » qui veulent tous prendre le pouvoir. Plusieurs de ces petites puissances qui naissent par les efforts de l'un ou l'autre de ces « successeurs » disparaîtront rapidement, mais deux d'entre eux auront une influence en Israël pendant presque deux siècles, les Égyptiens au sud et les Syriens au nord.

Pourtant, depuis l'époque du retour de Babylone, il y a en Israël des mouvements qui veulent préserver le peuple d'une nouvelle catastrophe comme celle des Babyloniens. Ils veulent rester fidèles à Dieu et obéir à sa loi, pour éviter que le jugement de Dieu ne tombe de nouveau sur eux. C'est même, dans un premier temps, la période de la plus grande fidélité sur le plan spirituel dans toute l'histoire d'Israël. Il y a parmi les sacrificateurs un désir de célébrer fidèlement le culte de l'Éternel, tel qu'il est décrit dans la loi de Moïse, sans l'idolâtrie et la corruption qui l'avaient marqué à l'époque d'Ézéchiel. Parmi le peuple, il y a tout un mouvement qui veut obéir, lui aussi, à Dieu.

Mais comme cela arrive, ces mouvements dégèrent. Le culte « fidèle » devient de plus en plus une simple orthodoxie morte composée de rites dont on ne comprend plus le sens. La « fidélité » du peuple devient à son tour légalisme et hypocrisie. L'appât du pouvoir, influence dans le pays et richesse fait que ces deux mouvements, qui devraient se compléter si merveilleusement sur le plan spirituel, deviennent des rivaux et même des ennemis. Environ deux siècles avant le ministère de Jean-Baptiste, ils se sont concrétisés avec des noms, mettant en avant des visions très différentes de ce que devait être la nation d'Israël. Le mouvement parmi les sacrificateurs s'appelle les Sadducéens (s'inspirant vraisemblablement d'un souverain sacrificateur célèbre de l'époque de David, dont les descendants sont connus pendant des siècles pour leur fidélité) et le mouvement parmi le peuple s'appelle les Pharisiens (d'un mot qui signifie « séparé », dans le sens de montrer qu'ils se distinguent du monde pour marcher avec Dieu dans la sainteté). Mais les Sadducéens n'ont plus rien de la fidélité de Zadok, et les Pharisiens sont de plus en plus marqués par une simple religiosité extérieure.

C'est vers l'époque où ces deux mouvements se cristallisent sous les noms connus dans le Nouveau Testament que le pays a connu sa plus grande crise depuis le retour de Babylone. À l'époque, Israël est sous la domination des Syriens. Suite à des conflits avec les Juifs qui résultaient de leurs croyances et pratiques religieuses, le roi syrien a tout simplement interdit la religion juive. Cette interdiction a déclenché une révolte massive, appelée la révolte maccabéenne (« maccabées » signifie « marteleurs » ; la famille qui a mené la révolte a été ainsi surnommée parce que les fils ont « martelé » la puissance syrienne — à l'époque, ce terme n'avait rien à voir avec des cadavres).

Les Juifs ont fini par se libérer de la Syrie, mais ils ont payé un prix pour cela, un prix dont les implications ne sont devenues claires qu'un siècle plus tard. Entre autres, pour gagner contre les Syriens, les Juifs ont fait appel aux Romains, qui étaient en pleine expansion autour de la Méditerranée. Les Romains les ont aidés en s'en prenant aux Syriens, mais au passage Israël est devenu un protectorat romain. Pendant longtemps, Rome n'intervenait presque pas dans les affaires internes en Israël. C'était une période très trouble dans l'histoire romaine, avec des guerres civiles, des émeutes et des révoltes internes à répétition.

Mais alors que les Romains commençaient à mettre un peu plus d'ordre dans leur situation, une succession royale contestée en Israël (les descendants des « maccabées », ayant pris le pouvoir suite à la révolte, avaient fini par se proclamer rois) a été l'occasion pour Rome d'augmenter considérablement son influence dans le pays. Dans les décennies qui ont suivies, cette influence s'est fait de plus en plus ressentir.

À la naissance de Jean-Baptiste, le pays est dirigé par Hérode le Grand, un Iduméen (le nom « Édom » avait évolué un peu au fil des siècles, pour devenir « Idumée » à l'époque romaine) entièrement gagné à la cause romaine. Quand Jean-Baptiste commence son ministère, c'est carrément un gouverneur nommé par Rome, Ponce Pilate, qui dirige le pays.

Un autre aspect de la situation historique a certainement eu une influence sur Jean-Baptiste. Depuis un siècle avant sa naissance, Israël a commencé à voir des groupes de dissidents sur le plan religieux, qui rejetaient aussi bien le formalisme mort des Sadducéens que la « piété » ostentatoire et hypocrite des Pharisiens. Ils n'ont jamais formé un mouvement uni et n'étaient pas nombreux dans le pays (quelques milliers en tout), mais ils ont laissé des traces dans l'histoire. On les a appelé les « Esséniens », mais en fait on ne sait pas si c'était le nom que se donnait un de ces groupes ou un terme que d'autres ont appliqué à l'ensemble des groupes de ce type.

En tout cas, les Esséniens formaient le plus souvent des communes qui vivaient à part, isolés du reste de la société. Ils étaient très portés sur la pratique de la religion, tout en rejetant la structure officielle liée au Temple qu'ils estimaient corrompue et infidèle (ce en quoi ils avaient raison, d'ailleurs). Leurs pratiques étaient relativement ascètes et légalistes. Ils étaient aussi portés souvent sur des aspirations messianiques et des spéculations sur ce thème. Certains évoquaient même l'éventualité qu'il fallait s'attendre à *deux* « messies », l'un qui serait l'accomplissement des prophéties sur le plan spirituel et l'autre qui serait le conquérant qui mettrait en place le royaume divin sur la terre.

Pendant ce temps, dans la grande masse des Juifs qui vivaient dans la société ordinaire, l'attente messianique est forte aussi. Elle se manifeste par le terme « fils de David ». Ce terme que Jésus n'utilise jamais pour lui-même, et qui n'est pas utilisé par ses disciples non plus, exprime bien l'idée que les Juifs de l'époque se faisaient du Messie : un roi conquérant qui, à l'instar de son ancêtre David, délivrerait Israël de ses ennemies — et de tous ses autres problèmes au passage — et mettrait en place un royaume de paix et de prospérité, comme l'avait fait David mille ans auparavant. Ce n'est pas pour rien que les seules personnes dans les Évangiles qui appellent Jésus « fils de David » sont toujours ceux qui viennent chercher des délivrances. Ces gens montrent bien par ce terme ce qu'ils attendent de lui.

Un dernier aspect de la situation historique à l'époque de Jean-Baptiste a besoin d'être expliqué, un aspect qui ne concerne pas directement les Juifs. Il s'agit d'une famille de religions, chez les Grecs et les peuples où la Grèce avait répandu son influence, qu'on appelle les « religions à mystère ». Il s'agissait de mouvements plus ou moins occultes dont les informations que nous avons sont fragmentaires. Plusieurs de ces cultes pratiquaient le baptême, qui n'était pas connu historiquement chez les Juifs.

Le « rite d'initiation » chez les Juifs était la circoncision. Les Juifs avaient différents rites de purification, mais les rites de purification n'avaient pas du tout la même fonction que le baptême dans les cultes à mystère. La purification se faisait très régulièrement, aussi souvent que souhaité, tandis que le baptême, en tant que rite d'initiation, se faisait une fois pour toutes. La forme du rite est différente aussi ; la purification chez les Juifs est essentiellement un lavement, tandis que le baptême (comme son nom en grec l'indique) est une immersion totale dans un liquide. Là où les religions traditionnelles ne demandaient aucun engagement et ne comportaient pas du tout la notion d'attachement personnel aux dieux, les religions à mystère incorporaient les initiés dans un engagement durable vis-à-vis d'un dieu. C'était cet engagement qui était symbolisé par le baptême : par ce rite, la personne montrait son désir d'être « entièrement plongé » dans son dévouement pour son dieu.

Il est difficile de savoir l'influence que ces religions à mystère pouvaient avoir sur le Judaïsme, puisque les informations que nous avons sont si fragmentaires. Certains affirment que les rites de purification chez les Juifs ont évolués vers une sorte de baptême dans certains cas, notamment le cas d'un prosélyte païen qui devenait juif. Mais comme le mot « baptême » est parfois utilisé sans le sens de « lavement », et s'appliquait donc aux rites de purification chez les Juifs alors qu'il ne s'agissait manifestement pas de baptême dans le sens que les religions à mystère le pratiquaient, il est tout à fait possible que ce soit une simple confusion de langage. Une chose qui semble certaine, c'est que le baptême n'était pas pratiqué largement chez les Juifs avant Jean-Baptiste. S'il était pratiqué, ce n'était que dans quelques cas précis. Les Juifs n'avaient pas du tout la notion que tout le monde devait se faire baptiser.

Voilà donc le monde dans lequel Jean-Baptiste va naître et vivre. Un monde compliqué aussi bien sur le plan politique que sur le plan religieux, qui attendait ardemment le Messie pour les délivrer de toutes ces difficultés. Jean-Baptiste sera confronté de près, depuis sa naissance, à tout cela. Il jouera même un rôle clé dans la réponse que Dieu apporte à cette situation.

La vie de Jean-Baptiste

Les quatre Évangiles dans le Nouveau Testament parlent tous de Jean-Baptiste, mais seul Luc nous donne son origine. Dans les autres, il apparaît déjà dans son ministère, prêchant la repentance et appelant tout le monde à se faire baptiser. Ce que Luc nous dit à son sujet est donc très utile, non seulement parce qu'il situe son arrière-plan mais surtout parce qu'il nous aide à comprendre certains aspects de son ministère qui, autrement, nous échapperait.

Chronologiquement, le premier événement du Nouveau Testament, vers l'an -6 ou -7, est l'annonce par l'ange Gabriel que le sacrificateur Zacharie va avoir un fils, malgré son âge avancé. Nous ne savons pas quel âge avait Zacharie à ce moment-là ; les versets 7 et 18 de Luc 1 nous disent simplement qu'il était « avancé en âge ». Toutefois, il n'avait pas plus que 50 ans, puisqu'il est toujours en fonction et les sacrificateurs arrêtaient leur service actif à 50 ans. En plus, Luc 1.13 semble indiquer que Zacharie n'avait pas encore complètement perdu l'espoir d'avoir un enfant, puisqu'il priait dans ce sens. Mais en tout cas, le couple perd de plus en plus l'espoir avec les années qui passent. On peut supposer que les parents de Jean-Baptiste avaient autour de la quarantaine à l'époque, voire un peu plus.

Jean, qui sera connu plus tard comme « le Baptiste », est donc né de parents très pieux (Luc 1.6) qui sont tous les deux issus de familles de sacrificateurs (Luc 1.5). Ce n'est pas obligé pour un sacrificateur de prendre comme épouse une fille de sacrificateur, mais c'est ce que Zacharie avait fait. Et alors qu'il y a tant de corruption et d'orthodoxie morte parmi les sacrificateurs, Zacharie fait exception à cette tendance.

Gabriel révèle à Zacharie que ce fils doit s'appeler Jean, ce qui veut dire « L'Éternel fait grâce ». Ce nom est très proche dans sa signification, surtout dans le contexte spirituelle, du nom Jésus, qui signifie « L'Éternel sauve ». Les deux noms sont donnés sur ordre divin ; ce n'est pas une simple coïncidence que leurs significations sont si proches.

Gabriel dit aussi que Jean sera « rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère » (Luc 1.15). Normalement, la présence du Saint-Esprit dans une personne signifie que la personne est née de nouveau. Ce n'est manifestement pas le cas de Jean, qui devra se convertir comme tout le monde. Mais dans certaines occasions dans la Bible, le Saint-Esprit « prend possession » d'une personne afin de diriger la personne pour un temps. C'est certainement ce qui se passe avec Jean : depuis sa naissance — voire avant sa naissance — il est utilisé par Dieu pour accomplir sa mission. Dieu dirige sa vie, depuis les circonstances de sa naissance jusqu'à la fin.

Il ne faudrait pas en conclure pourtant que Jean-Baptiste sert le Seigneur « malgré lui ». Très jeune, il prend position personnellement pour Dieu, choisissant de marcher réellement avec Dieu dans la confiance, dans la sainteté et dans l'intimité. Il est résolument déterminé à vivre lui-même pour le Seigneur, et à faire avancer son royaume par tous les moyens.

Nous n'avons pas d'informations précises concernant la jeunesse de Jean. Mais nous pouvons en déduire certaines choses.

Déjà, il grandit dans un milieu où il est exposé, depuis sa naissance, à une très bonne influence sur le plan spirituel. Pour ses parents, la place de Dieu dans leurs vies ne se limite pas à de simples pratiques religieuses. Mais en même temps, il est confronté à toute l'hypocrisie et corruption du monde des sacrificateurs. Même s'il n'entre en fonction officielle qu'à l'âge de 30 ans, un sacrificateur est considéré comme sacrificateur depuis sa naissance. Du coup, il a le droit, dès son jeune âge, de fréquenter les autres sacrificateurs de très près, y compris au Temple. Ce qu'il voit ne fait certainement pas bonne impression chez Jean.

Il est très positivement impressionné, en revanche, par quelqu'un. Nous ne savons pas quelle est la relation précise entre les deux, mais dans la famille étendue de Jean il y a un jeune homme du nom de Jésus, qui a six mois de moins que lui. Luc 1.36 nous apprend qu'il y a un lien de parenté entre Élisabeth, la mère de Jean-Baptiste, et Marie, la mère de Jésus. Le texte ne nous dit pas quelle est ce lien de parenté. En tout cas, elles ne sont pas sœurs. Déjà la différence d'âge rendrait cela improbable. En plus, Élisabeth est forcément le fille d'un homme qui est un descendant de père en fils d'Aaron, de la tribu de Lévi. Marie, en revanche, est fille d'un homme qui est un descendant de David, de père en fils, comme nous le montre la généalogie de Luc 3.23-38. (La différence presque totale entre cette généalogie et celle de Matthieu 1.1-16, qui est très clairement celle de Joseph, montre qu'il s'agit certainement de celle de Marie. Une traduction littérale du texte original fait ressortir la particularité au début de ce texte : « Jésus ... était le fils — comme on le pensait de Joseph — de Matthatias, d'Amos... ». Matthatias serait donc le père de Marie.) Il n'est donc pas possible que Marie et Élisabeth aient été des sœurs, puisqu'elles ne pouvaient pas avoir eu le même père.

Pourtant, la relation entre les deux est suffisamment proche que Marie désire profondément voir

Élisabeth après l'annonce de Gabriel comme quoi elle va avoir un enfant, alors qu'elle est vierge. Mais cela ne pose pas de problème en soi. Si Élisabeth avait une jeune sœur, par exemple, qui s'est marié avec Matthias (le père de Marie), Élisabeth serait la tante de Marie, ce qui fait effectivement une relation très proche. Mais il se peut aussi qu'elles soient cousines, ou encore un autre lien de parenté.

En tout cas, même si nous ne connaissons pas la relation exacte, les deux mères sont proches, non seulement par les liens familiaux mais aussi par une relation personnelle profonde. Sachant cela, il n'est pas pensable que les deux familles ne se connaissent pas. Lors des fêtes, quand Marie et Joseph et les enfants venaient depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem, les deux familles ont sûrement profité de l'occasion pour se voir. Cela veut dire que Jésus et Jean devaient bien se connaître déjà dans leur enfance.

Et Jean est impressionné de la piété de son cousin éloigné, Jésus. À tel point que, des années plus tard quand Jésus veut se faire baptiser par Jean-Baptiste, Jean lui dit que ce serait plutôt l'inverse qui serait approprié : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et tu viens à moi ? » (Matthieu 3.14). Quand Jean-Baptiste dit dans Jean 1.33 (l'Évangile de Jean) : « Je ne le connaissais pas », il est clair qu'il ne voulait pas dire qu'il ne savait pas qui était Jésus. Sinon, il ne lui aurait pas dit ce qu'il a dit dans Matthieu. Très souvent dans les écrits de Jean, nous sommes obligés de « lire entre les lignes », en tenant compte du contexte plus large, pour comprendre exactement ce qu'il écrit. Ici, il semble assez évident que Jean-Baptiste était en train de dire : « Je ne le connaissais pas en tant que Messie. » Toutefois, je soupçonne fortement que quand Jean-Baptiste a compris que c'était Jésus qui est le Messie, il a pu penser : « J'aurais dû m'en douter ! »

Luc 1.80 nous rajoute au sujet de Jean-Baptiste que « le petit enfant a grandi en devenant plus fort en esprit. » Il n'y a rien d'étonnant dans cela ; c'est ce que se font les petits enfants. Mais le texte nous rajoute qu'il a « demeuré dans les déserts, jusqu'au jour où il s'est présenté devant Israël. » Cela est significatif.

Il n'est pas dit quel âge avait Jean quand il est parti dans le désert, mais il serait tout à fait raisonnable de penser que cela s'est fait dans l'adolescence ou, au plus tard, peu après la vingtaine. Peut-être à la mort de ses parents ; nous ne savons rien sur ce qu'ils sont devenus par la suite. En tout cas, Jean devait être suffisamment âgé qu'il a pu constater tout ce qui ne va pas en Israël en général et au Temple en particulier, sur le plan spirituel. Il a vu que ni les Pharisiens ni les Sadducéens n'avaient de réponse sur le plan spirituel. Zacharie, le père de Jean-Baptiste, devait être une exception assez marquée dans ce milieu.

Le texte ne dit pas où il est allé dans le désert non plus. Mais en regardant le personnage par la suite, et en sachant ce que nous savons sur les différentes communes qu'on a regroupé ensemble sous le terme « Esséniens », il est fort probable qu'il ait fréquenté, pour un temps au moins, l'un ou l'autre de ces groupes. Vraisemblablement, il voulait savoir s'ils avaient plus de réponses que les Sadducéens qu'il connaissait si bien du Temple, ou les Pharisiens qu'il voyait dans la société. Certaines communes esséniennes étaient composées en grande partie de sacrificateurs qui, comme Jean, avaient tourné le dos au Temple, désillusionnés par le manque évident de véritable piété dans leurs rangs.

Nous constatons par la suite l'influence de cette pensée essénienne chez Jean-Baptiste. Il était marqué par l'ascétisme (Matthieu 3.4, 11.8 et 11.18 ; Marc 1.6 ; Luc 7.25 et 7.33) et il a formé ses disciples avec une certaine rigueur (Luc 11.1, Matthieu 9.14, Marc 2.18, Luc 5.33). Sa dénonciation si forte des Sadducéens et des Pharisiens dans Matthieu 3.7 serait tout à fait en accord avec l'évaluation des Esséniens aussi.

L'influence des Esséniens expliquerait aussi la question de Jean-Baptiste dans Matthieu 11.2-3 et Luc 7.19. On a souvent pensé que cela indique que Jean-Baptiste commençait à avoir de doutes au sujet de Jésus, se demandant s'il était réellement, après tout, le Messie. Mais une telle explication n'est pas raisonnable. Ayant vu lui-même de manière très claire le signe du ciel qui indiquait que Jésus était le Messie, ayant entendu lui-même la voix de Dieu du ciel (Jean 1.32-34, Matthieu 3.17, Marc 1.11, Luc 3.22), je ne vois pas comment il aurait pu mettre en cause une révélation si claire de la part de Dieu.

Mais sachant que certains Esséniens avaient imaginé que les prophéties messianiques parlaient éventuellement de deux personnes différentes, l'une dont l'œuvre se ferait essentiellement sur le plan spirituel et l'autre qui mettrait en place le royaume, nous comprenons mieux cette question. Jean-Baptiste n'est pas en train de douter de Jésus sur le plan spirituel, car il a vu lui-même, depuis sa jeunesse, la piété de Jésus. Il a pu voir que Jésus venait de la part de Dieu pour remettre de l'ordre sur le plan spirituel. Mais voyant que Jésus ne faisait rien qui indiquait qu'il voulait mettre en place ce royaume, il a voulu savoir si Jésus réunissait en sa personne ces deux personnages, ou s'il fallait s'attendre à un autre pour l'œuvre « physique » du Messie. La réponse que Jésus renvoie à Jean se porte, elle aussi, uniquement sur ce deuxième aspect. Il lui montre que, même s'il n'est pas en train de mettre en place ce royaume pour l'instant, il est tout à fait capable de le faire quand le moment approprié sera venu, comme l'attestent ses miracles.

Tout cela nous indique assez clairement une influence des Esséniens chez Jean-Baptiste. S'il était

« dans le désert », donc, il était presque certainement chez au moins un groupe essénien pendant une partie de ce temps.

En même temps, il est clair qu'il n'est pas « devenu essénien » pour autant. Il y avait pas mal de variations parmi les communes que certains écrivains de l'Antiquité ont regroupés ensemble sous ce nom, mais il y avait aussi des caractéristiques qui se retrouvaient dans tous ces groupes. Notamment, ils ne faisaient pas d'évangélisation. Leur but n'était pas de réformer la société, mais de la fuir. Jean-Baptiste, en revanche, est connu pour ses efforts dans ce sens. En plus, chez les Esséniens, il fallait suivre toute une formation et initiation avant d'appliquer leurs lavements cérémoniels, tandis que Jean va baptiser tout de suite tous ceux qui semblent sincères à vouloir se détourner de leur péché. Ajoutons à cela que la cérémonie chez les Esséniens était un lavement et non un baptême. Jean pratiquait le baptême — c'est pour cela qu'il est appelé comme il l'est — mais il ne pratiquait pas les lavements cérémoniels de purification comme les autres, ce qui lui a valu des critiques de la part des Juifs (Jean 3.25).

La conclusion est qu'il est parfaitement raisonnable de penser que Jean-Baptiste a fréquenté des Esséniens un temps, mais qu'il n'a pas trouvé chez eux, non plus, la piété spirituelle qu'il cherchait. Il ne lui était pas suffisant de rejeter l'hypocrisie spirituelle des chefs religieux. Il voulait **changer** la situation et non seulement la fuir.

Certains affirment que Jean-Baptiste était naziréen toute sa vie. Les naziréens faisaient le vœu de naziréat dont il est question dans Nombres 6. En Israël, les Lévites sont « consacrés à Dieu » de naissance, pour le servir dans certains rôles dans la société (dans le sacerdoce, entre autres — les sacrificateurs sont lévites, même si tous les Lévites ne sont pas sacrificateurs). Mais par le vœu de naziréat, n'importe qui en Israël peut choisir d'avoir, pour un temps (la durée n'est pas précisée ; elle est certainement laissée à l'appréciation de chacun), cette même consécration. Un naziréen n'aura pas les mêmes **fonctions** que les Lévites pour autant, mais il peut ainsi vivre son dévouement à Dieu.

Pendant le temps de leur naziréat, les naziréens sont marqués par trois signes extérieurs : ils ne peuvent pas se couper les cheveux, ils ne peuvent pas consommer d'alcool ou même du jus de raisin, et ils ne peuvent pas se rendre impurs par le contact avec un mort, même pas pour un très proche parent. Se basant sur le texte de Luc 1.15, certains affirment que Jean est donc naziréen depuis sa naissance. Mais cela semble peu probable.

Sur les trois signes qui marquent les naziréens, l'abstinence de l'alcool n'en est qu'un, et même pas le plus visible. Alors que nous avons des remarques dans les évangiles sur les habits et la nourriture de Jean-Baptiste, il serait étonnant, s'il ne se coupait jamais les cheveux (depuis la naissance), que rien n'est dit à ce sujet. Sa chevelure aurait été remarquable. En plus, comme le vœu de naziréat permet à une personne de manifester sa consécration au Seigneur tout comme les sacrificateurs, Jean n'aurait pas eu besoin de cela, puisqu'il est déjà consacré au Seigneur par le fait d'être sacrificateur.

En revanche, il est difficile de ne pas faire le rapprochement de cette interdiction d'alcool concernant Jean-Baptiste avec le texte de Lévitique 10.9, où il est dit : « Tu ne boiras ni vin, ni liqueur, toi et tes fils avec toi, lorsque vous entrerez dans la tente de la Rencontre ; ainsi vous ne mourrez pas ; ce sera une prescription perpétuelle pour vos descendants ». Les texte de Luc, en grec, est extrêmement similaire au texte de Lévitique 10.9, dans la traduction des Septante (en grec, donc). Mais là où cette interdiction pour les sacrificateurs se limite, normalement, uniquement au temps qu'ils sont « en service » dans le Tabernacle ou le Temple, elle sera permanente pour Jean-Baptiste. C'est donc une indication que, loin de ne pas être sacrificateur parce que le Seigneur l'appelle à une fonction particulière loin des rites du Temple, il est considéré au contraire comme étant constamment en fonction « devant le Seigneur, dans son Temple ».

C'est vers l'âge de 30 ans — l'âge où de toutes façons il est censé démarrer son ministère, l'âge où Ézéchiël avait commencé à prophétiser — que Jean-Baptiste apparaît sur la scène public en Israël. Le texte ne donne pas son âge, mais Luc 3.23 nous dit que Jésus avait environ 30 ans quand il s'est fait baptiser. Jean avait fait son ministère déjà depuis quelque temps à ce moment-là, et il est un peu plus âgé que Jésus. Arrivé donc à la trentaine, au lieu de retourner au Temple et pratiquer les rites et sacrifices qui auraient dû être sa vocation, Jean se met à prêcher et à baptiser.

Les textes nous disent qu'il faisait cela en rive gauche (côté est) du Jourdain. Cela veut dire qu'il n'est pas loin d'Israël, qui est juste en face, de l'autre côté du fleuve. Mais il n'est pas en Israël. En revanche, il est bien situé pour attirer un maximum d'attention. Il n'est pas loin de Jéricho, une dizaine de km seulement, et même Jérusalem est à moins de 40 km. En revanche, beaucoup de Galiléens préfèrent aller à Jérusalem pour les fêtes en empruntant la vallée du Jourdain, justement en rive gauche, pour éviter de passer en Samarie où ils ne sont pas toujours bien reçus, comme nous le voyons dans Luc 9.52-53. Ils vont donc passer par l'endroit où Jean-Baptiste fait son ministère.

Il se contentait de prêcher, baptiser et former des disciples. Il ne faisait pas de miracles (Jean 10.41) et surtout ne voulait pas se mettre en avant comme si c'était lui, la réponse spirituelle aux problèmes en Israël (Jean 3.30).

Il était devenu très populaire (Matthieu 3.5 et 21.26, Marc 1.5 et 11.32, Luc 20.6). En plus, comme nous le voyons dans Luc 3.7-14, son ministère attirait toutes sortes de personnes. Beaucoup se demandaient si Jean n'était pas lui-même le Messie. Mais il a toujours dit très clairement qu'il ne l'était pas.

Sa détermination à dénoncer le péché ne lui a pas fait que des amis. Entre autres, il a dénoncé la relation entre Hérode Antipas, un des fils de Hérode le Grand, qui régnait sur la Galilée et la Pérée (le territoire à l'est du Jourdain où Jean-Baptiste opérait), et Hérodiad, de la même famille étendue mais qui était la femme d'un autre frère de Hérode Antipas. Hérodiad, d'après l'historien juif Flavius Josèphe, n'était nullement une femme pieuse. Elle en a voulu fortement à Jean-Baptiste pour ce qu'il a dit, et voulait le faire exécuter, mais Hérode Antipas craignait de le faire, d'une part parce que la réaction du peuple pouvait être très mauvaise et d'autre part parce qu'il avait lui-même peur de Jean, qui était manifestement un vrai prophète de Dieu. Hérode s'est donc contenté de le mettre en prison. Cela s'est fait au bout de peut-être deux ans seulement de ministère public.

De sa prison, Jean-Baptiste continuait d'avoir une influence, mais son impact diminuait, comme il l'avait prédit dans Jean 3.30. Peut-être un an plus tard, Hérodiad a finalement trouvé une astuce pour obliger Hérode Antipas à mettre Jean-Baptiste à mort. Il a donc été décapité, vraisemblablement vers l'âge de 33 ans, environ deux ans avant la mort de Jésus. Il a été actif pendant peu de temps, mais il a laissé une trace énorme non seulement dans le pays d'Israël à son époque mais jusqu'à nos jours, par tout ce qui est dit à son sujet dans la Bible.

La mission de Jean-Baptiste

La vie de Jean-Baptiste est fascinante, mais il n'était pas uniquement un prédicateur célèbre qui a marqué son temps. Il était un homme passionné, qui connaissait son destin et était déterminé à accomplir la tâche pour laquelle Dieu l'avait suscité.

Dès l'annonce de sa naissance, l'ange Gabriel avait dit : *« il ne boira ni vin, ni boisson enivrante, il sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère et ramènera beaucoup des fils d'Israël au Seigneur, leur Dieu. Il marchera devant lui avec l'esprit et la puissance d'Élie pour ramener le cœur des pères vers les enfants, et les rebelles à la sagesse des justes, et pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé »* (Luc 1.15-17).

Il en ressort plusieurs aspects de la mission de Dieu pour cet homme :

- Il devra maintenir constamment le contrôle de sa personne, faire preuve de la maîtrise de ses passions en toute circonstance. De ce fait, alors que la consommation d'alcool n'est pas interdite dans la Bible, et n'est interdite pour les sacrificateurs que pendant le temps que leurs fonctions les appellent à servir dans le Lieu Saint (Lévitique 10.9), Jean-Baptiste devra s'en abstenir toute sa vie. Comme cela a été dit plus haut, c'est certainement une indication qu'il est considéré par Dieu comme étant « en fonction » constamment.
- Il sera poussé par les Saint-Esprit, dirigé, impulsé, avant même qu'il puisse choisir lui-même de se positionner devant Dieu. Cela ne veut pas dire qu'il n'avait pas le choix de se convertir, mais que Dieu, sachant à l'avance que Jean serait bien disposé dès son plus jeune âge à se laisser diriger par lui, va agir dans sa vie et dans ses circonstances depuis le début, pour le préparer à sa mission.
- Il agira « avec l'esprit et la puissance d'Élie ». Comme il l'a dit lui-même, il n'est pas littéralement Élie réincarné (Jean 1.21). Mais il est clairement l'accomplissement de la prophétie de Malachie (Malachie 3.23-24 ou 4.5-6, selon les versions — la différence est uniquement une question de découpage de chapitres et ne change pas le texte), comme Jésus l'a dit à deux reprises (Matthieu 11.14 et 17.10-13, Marc 9.11-13).
- Il aura un ministère efficace auprès du peuple : il « ramènera beaucoup au Seigneur », il va « ramener le cœur des pères vers les enfants », et aussi ramener « les rebelles à la sagesse des justes ». Certes, il n'a pas été suivi par tout le monde, même pas par une majorité, mais il a eu incontestablement une influence majeure en Israël. Cet impact de son ministère faisait partie de sa mission.
- Surtout, le but de tout cela est de « préparer au Seigneur un peuple bien disposé ». C'est en cela

qu'il « prépare la venue de Christ ». Son rôle de précurseur ne se limite pas du tout au simple fait d'annoncer que Christ va venir et d'indiquer qui il est, le moment venu. Nous savons que tous n'ont pas suivi Christ pendant son ministère. Mais beaucoup l'ont fait, et beaucoup d'autres se sont convertis à lui dans les premières semaines de prédication des apôtres (comme nous le voyons dans les chapitres 2 à 6 du livre des Actes). Cela vient en partie comme résultat du ministère de Jean-Baptiste, qui avait sensibilisé le peuple à leur besoin spirituel.

Jean-Baptiste est l'accomplissement d'au moins deux prophéties différentes dans l'Ancien Testament. Il y a d'abord celui des deux versets de Malachie, auquel nous avons déjà fait référence : « *Voici : moi-même je vous enverrai le prophète Élie avant la venue du jour de l'Éternel, (jour) grand et redoutable. Il ramènera le cœur des pères à leurs fils et le cœur des fils à leurs pères, de peur que je ne vienne frapper le pays d'interdit* » (Malachie 3.23-24 ou 4.5-6). Dans le contexte, où Dieu reprochait à Israël son manque de fidélité, il promettait aussi le salut et la délivrance à ceux qui lui étaient fidèles : « *Alors ceux qui craignent l'Éternel se parlèrent l'un à l'autre ; l'Éternel fut attentif et il écouta : et un livre de souvenir fut écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel et qui respectent son nom. Ils seront à moi, dit l'Éternel des armées, ils m'appartiendront en propre au jour que je prépare ; je les épargnerai, comme un homme épargne son fils qui le sert* » (Malachie 3.16-10). Les quelques versets qui suivent parlent du jour où l'Éternel fera ce tri : les justes seront délivrés, mais ceux qui auront choisi le mal seront éliminés.

Cela n'est possible que grâce à l'œuvre de Jésus-Christ. C'est très bien d'être fidèle à Dieu, de le craindre et d'obéir à sa loi, mais cela ne nous épargne pas le jugement pour autant. À maintes reprises la Bible nous dit que pour être sauvé par ses propres œuvres, il faudrait garder la loi parfaitement. Et personne ne fait cela. À nous le choix de marcher avec Dieu, mais ce n'est pas cela qui nous sauve. C'est la mort de Christ qui sauve.

Même si le texte ne le dit pas explicitement, cette prophétie de Malachie montre donc que le Messie devra payer le prix de notre péché **avant** la mise en place du royaume éternel. Il aurait été difficile de comprendre cela à l'avance, mais le recul de l'histoire nous montre que c'était clairement impliqué dans l'enseignement des Écritures, même avant Christ. C'est ce que Jésus explique aux apôtres dans Luc 24.44-48.

Avant que Christ ne vienne pour faire cette œuvre, toutefois, Malachie nous dit de la part de Dieu que « le prophète Élie » va venir pour « ramener le cœur des pères à leurs fils et le cœur des fils à leurs pères ». Les cœurs des « fils », c'est-à-dire, des descendants d'Israël depuis des siècles, sont très loin du cœur des « pères », des patriarches qui ont marché avec Dieu. L'infidélité a marqué le peuple plus souvent que le contraire. Mais Dieu va susciter un grand prophète « dans l'esprit et la puissance d'Élie » (pour reprendre les termes de l'ange Gabriel) afin d'inciter un maximum de personnes en Israël à revenir dans la droiture et la justice. L'ange Gabriel et le Seigneur Jésus affirment tous les deux que cette prophétie fait référence à Jean-Baptiste.

Ce texte nous montre donc sa mission. Il ne dit pas comment il va le faire, mais il explique le but de son œuvre.

L'autre prophétie de l'Ancien Testament qui est accompli par Jean-Baptiste se trouve dans Ésaïe 40.1-5 : « *Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem et criez-lui que son combat est terminé, qu'elle est graciée de sa faute, qu'elle a reçu de la main de l'Éternel au double de tous ses péchés. Une voix crie dans le désert : Ouvrez le chemin de l'Éternel, nivelez dans la steppe une route pour notre Dieu. Que toute vallée soit élevée, que toute montagne et toute colline soient abaissées ! Que les reliefs se changent en terrain plat et les escarpements en vallon ! Alors la gloire de l'Éternel sera révélée, et toute chair à la fois (la) verra ; car la bouche de l'Éternel a parlé.* »

Quand on connaît la prophétie de Malachie, on comprend celui-ci, car le sens est le même. Dieu promet le salut à son peuple, qui sera délivré de son péché et de la condamnation que ce péché entraîne. Il dit que cela sera proclamé, même dans le désert, pour que la venue du Seigneur soit préparée.

Dans chacun des quatre Évangiles du Nouveau Testament, ce texte (surtout le verset 3) est appliqué à Jean-Baptiste (Matthieu 3.3, Marc 1.2-3, Luc 3.4-6, Jean 1.23). Il le cite lui-même à son propre sujet dans l'Évangile de Jean.

Jean-Baptiste n'a pas décidé tout seul que c'était ce qu'il devait faire. Au moment approprié, Dieu l'a envoyé très explicitement pour faire ce ministère (Luc 3.2). Il a manifestement retenu certaines choses des Esséniens, mais il ne pouvait pas rester parmi eux. C'était un homme avec une mission, une mission envers Israël et, par extension, même envers les autres nations. Il est plus qu'un prédicateur, plus qu'un prophète. Il est un instrument très spécial dans la main de Dieu, une partie intégrante du plan rédempteur de Dieu, même s'il ne contribue rien lui-même à cette rédemption.

Dans Matthieu 11.11-13, Jésus dit qu'il n'a jamais eu un homme plus important que Jean-Baptiste

(et pourtant, même Jean a besoin de la grâce et du rachat par le sang de Christ ; c'est pourquoi Jésus dit que dans son royaume tous seront plus grands que Jean-Baptiste). Il ajoute que les hommes essaient de « forcer » les portes du royaume de Dieu, faisant certainement référence aux Pharisiens qui pensent qu'ils y ont droit par leurs propres mérites, mais que Jean-Baptiste est la véritable culmination de tout ce qui est dit dans la loi et la prophètes. La loi et les prophètes préparent et prédisent le salut qui se trouve en Christ seul, et Jean-Baptiste est le tout dernier de ce processus, car deux ans après sa mort, cette œuvre de salut sera mise en place.

Le message de Jean-Baptiste

Les prophéties faites au sujet de Jean-Baptiste, que ce soit celles d'Ésaïe et de Malachie ou celle annoncée par l'ange Gabriel, mettent toujours en avant ce qu'il va faire. Mais elles ne précisent jamais **comment** il va le faire. Il a été suscité et envoyé par Dieu avec une mission précise, mais la manière dont il va le faire n'a pas été annoncée à l'avance. Pourtant, elle sera spectaculaire, beaucoup plus qu'on ne le pense.

Pour nous, chrétiens vivant vingt siècles après Jean-Baptiste, nous n'y voyons rien de particulier : il prêchait la repentance et baptisait les gens. Cela nous semble presque banal ; n'est-ce pas ce que font des millions de pasteurs, encore de nos jours ?

Ce n'est que quand nous mettons cela dans le contexte de l'époque que nous pouvons saisir l'énormité du message de Jean-Baptiste, communiqué encore plus par ce qu'il fait que par ce qu'il dit. Il y a trois aspects de la situation, surtout, qui doivent retenir notre attention.

En tout premier lieu, il faut bien saisir le fait que **Jean-Baptiste est sacrificateur**. Cela échappe à la plupart des chrétiens.

Beaucoup savent que selon la loi de Moïse on est sacrificateur de père en fils, qu'il n'y a aucun choix dans cela. Un homme qui n'est pas de la descendance d'Aaron ne peut pas être sacrificateur ; un homme qui est de cette descendance ne peut pas faire autre chose (Exode 27.41, 29.9 et 30.21 ; Lévitique 6.18, 10.9, Nombres 16.40). Il y en a qui pourraient penser que Lévitique 21.17-23 indique que tous ses descendants ne sont pas forcément sacrificateurs, mais ce n'est pas ce que dit le texte. Il est dit uniquement que certains ne peuvent pas offrir des sacrifices. Mais le verset 22 précise explicitement qu'ils peuvent manger même ce qui est « très saint », qui est réservé aux sacrificateurs seuls (Lévitique 7.6). Ils sont donc sacrificateurs, même s'ils ne peuvent pas participer à toutes les fonctions des autres sacrificateurs.

Les plupart des croyants savent aussi que le père de Jean-Baptiste était sacrificateur. Mais ils ne font pas le lien logique entre ces deux faits : si son père est sacrificateur, et si les fils d'un sacrificateur sont eux aussi sacrificateurs, il s'ensuit que Jean-Baptiste est sacrificateur. Ceci est très important pour saisir l'énormité de ce qu'il fait.

Ayant compris que Jean est sacrificateur, il faut bien retenir que **Jean-Baptiste ne fait pas ce qu'un sacrificateur est censé faire**. Pourtant, la loi de Moïse décrit dans pas mal de détail les fonctions des sacrificateurs. Elle décrit même leurs habits et ce qu'ils mangent. Mais les Évangiles nous précisent la manière dont Jean s'habillait, ainsi que ce qu'il mangeait (Matthieu 3.4, Marc 1.6). Surtout, la loi de Moïse décrit les rites, sacrifices et pratiques des sacrificateurs. Jean n'a rien fait de tout cela, puisqu'il a quitté le Temple et même quitté Jérusalem avant d'être en âge de servir. Pourtant, ces choses font partie de la loi de Dieu ; c'est Dieu lui-même qui a ordonné aux sacrificateurs de pratiquer ces rites.

Non seulement Jean-Baptiste ne les pratique pas, il pratique un rite qui n'a même pas ses origines en Israël. Il est vrai que dans certains contextes, le mot « baptiser » est utilisé en grec pour traduire le terme qui fait référence aux lavements cérémoniels de purification du culte juif. Il est utilisé dans ce sens, par exemple, dans Luc 11.38. Mais il est clair que ce n'est pas ce que faisait Jean-Baptiste. Dans Jean 3.25, nous voyons que les pratiques de Jean ne s'accordent pas avec les pratiques juives ordinaires, d'où la contestation.

Ce que pratique Jean-Baptiste n'est pas un simple lavement cérémoniel. Il pratique le baptême dans le sens original du mot : il plonge les pénitents entièrement dans l'eau, en signe de leur repentance. Or, le baptême dans ce sens littéral n'est pas d'origine juive, et n'a aucun précédent dans la loi de Moïse. Comme nous l'avons vu en explorant le contexte historique de l'époque de Jean-Baptiste, c'est un rite d'origine païenne : ce sont les Grecs qui l'ont inventé. Ils l'ont même fait dans des sectes occultes.

Dans la religion grecque classique, la vénération de Zeux et les autres dieux, il n'y a pas d'engagement. On doit vénérer les dieux, et quand on veut se mettre bien avec eux, en vue d'obtenir une bénédiction ou d'éviter une malédiction, on doit offrir un sacrifice. Mais en dehors de cela, on est libre de vivre sa vie comme on veut. Mais dans ces « religions à mystère » il était question d'une consécration totale,

qui engage toute la vie, envers tel ou tel divinité. Les initiés se dévouaient entièrement à ce dieu.

En signe de cet engagement total, pour symboliser le fait qu'ils sont entièrement consacrés à leur dieu, sans rien retenir, on les plongeait dans un liquide (qui n'était pas toujours de l'eau pure, d'ailleurs, mais ce n'est pas notre sujet ici). De même qu'ils sont « immergés » dans ce liquide, ils sont « immergés » dans leur dévouement envers leur dieu. Cela s'appelait le baptême, du mot grec « baptizo » qui veut dire « immerger ».

La loi de Moïse met en avant énormément de commandements qui relèvent du bien et du mal : « tu ne tueras pas », « tu ne commettras pas d'adultère », « tu ne voleras pas » et ainsi de suite. Ces commandements restent valables même dans le Nouveau Testament. Il y a parfois des adaptations culturelles à faire, car les pratiques dans un contexte historique peuvent être différentes de celles dans un autre, mais le principe de base sera toujours applicable.

Il y a d'autres aspects de la loi de Moïse, toutefois, qui n'ont qu'une valeur symbolique. Le Nouveau Testament appelle ces pratiques-là des « ombres » (Colossiens 2.16-17, Hébreux 10.1) Pourtant, ils font tout autant partie des commandements de Dieu. Ils sont là, non pour réglementer un comportement qui est bon ou mauvais en soi, mais pour aider le peuple à comprendre certains principes spirituels.

Leur valeur réside donc, non dans la pratique qu'ils décrivent, mais dans la compréhension qui doit accompagner le geste. Déjà dans l'Ancien Testament, Dieu fait comprendre que ces pratiques, si on les fait simplement parce que « cela se fait », n'ont aucune valeur (voir par exemple Ésaïe 1.11-14). Il y a même des prophètes dans l'Ancien Testament qui vont encore plus loin : bien que ces rites soient ordonnés par Dieu, si l'attitude du cœur est juste, le rite n'est pas essentiel ! C'est le sens d'Osée 6.6 : « Car je veux la loyauté et non le sacrifice, et la connaissance de Dieu plus que les holocaustes. » Jésus cite ce texte dans Matthieu 9.13, disant aux Pharisiens qu'ils doivent apprendre ce que cela veut dire. Les attitudes de cœur qui sont censées être représentées par les rites sont essentielles ; les rites en eux-mêmes sont de moindre importance.

C'est là ce que fait Jean-Baptiste. Il a parfaitement compris ce principe. Les Juifs de son époque mettaient tout leur espoir spirituel dans la pratique de la religion : les sacrifices, le Temple, Jérusalem, même le pays lui-même qui est sacré pour eux parce que c'est la terre que Dieu leur a donné. Ils étaient en règle avec Dieu, pensaient-ils, parce qu'ils faisaient ces choses.

Jean-Baptiste aurait pu se contenter de dire que ces pratiques ne suffisaient pas en soi, et appeler chacun à une véritable repentance. Mais ce qu'il fait est bien plus fort que cela. Par le fait de quitter le Temple, de ne pas faire ce qu'un sacrificateur est appelé à faire selon la loi de Moïse, et même de quitter le pays d'Israël, il communique très fortement que ces rites de leur religion ne les sauvent pas. Ils n'ont pas d'importance en soi.

Et il va encore plus loin que ça, en pratiquant à la place un rite d'origine païenne. Le baptême, pour Jean, signifie la même chose que ce que les rites de la loi de Moïse étaient censés communiquer : le besoin de marcher réellement avec Dieu dans la sainteté, ainsi que l'engagement personnel à le faire. Si on pratique les rites ordonnés dans la loi uniquement par « obéissance », on est dans le légalisme. L'important n'est pas dans le rite. On peut substituer d'autres rites à la place, des rites dont il n'était absolument pas question à l'époque de Moïse, et si cela suffit pour que le peuple comprenne le principe spirituel, c'est bon aussi.

Le message de Jean-Baptiste est donc très clair : les rites, en soi, n'ont pas d'importance. L'attitude qu'ils sont censés faire comprendre, si : elle a même une importance primordiale. Si cette attitude n'y est pas, les rites n'ont *aucune* valeur ; il vaudrait mieux les arrêter carrément — même si c'est Dieu lui-même qui les a mis en place — que laisser le peuple penser que la pratique des rites les met en règle avec Dieu. Et si un autre rite permet d'accéder à cette même compréhension spirituelle, cela suffit. Dieu veut la loyauté et non les sacrifices.

Ce que fait Jean-Baptiste est donc un énorme « pied de nez », un gros coup de pied dans le guêpier, à la religion qu'il aurait dû pratiquer en tant que sacrificateur. Il fait bien comprendre que l'essentiel n'est pas les formes religieuses. On peut pratiquer les rites ordonnés par Dieu ou *ne pas les pratiquer*, du moment que le cœur est droit. Les pratiquer sans rien comprendre ne vaut rien. Pratiquer autre chose, si cela suffit pour faire comprendre l'enjeu spirituel, est acceptable.

Évidemment, cela va complètement à l'encontre de la pensée aussi bien des Sadducéens que des Pharisiens de l'époque. Pour les Sadducéens, il faut observer soigneusement les rites du Lévitique. Pour les Pharisiens, il faut obéir à la loi de Dieu, d'une manière légaliste. Et les Esséniens n'étaient pas réellement mieux ; ils étaient aussi légalistes que les Pharisiens, si ce n'est pas plus. En plus, ils n'estimaient pas avoir besoin d'avoir un impact dans la société. Certes, il y avait moins de corruption et d'hypocrisie parmi eux que parmi les Sadducéens et les Pharisiens, mais dans le fond ils n'avaient pas compris le vrai sens de la loi de Dieu non plus.

Le ministère de Jean-Baptiste est donc une démonstration forte qu'à son avis, la religion avait complètement fait fausse route. Pratiquer les rites, même s'ils étaient ordonnés par Dieu, n'est pas ce que Dieu veut réellement. S'engager à vivre avec Dieu dans la sainteté, en revanche, est essentiel. Et si cet engagement y est, les rites ne sont *pas* essentiels.

A-t-il raison de faire cela ? Après tout, si on s'en tient à la loi de Moïse, Jean-Baptiste est en violation flagrante des commandements de Dieu : il n'obéit pas à sa responsabilité de sacrificateur. Son message de repentance est bon, certes, mais n'aurait-il pas dû pratiquer aussi les ordonnances que Dieu avait mis en place ?

Cela nous amène à notre troisième point essentiel pour comprendre le message de Jean-Baptiste. Non seulement il est sacrificateur, non seulement il ne pratique pas les rites qu'un sacrificateur est censé pratiquer mais fait autre chose — d'origine païenne en plus ! — à la place, mais **Jésus lui donne raison** de le faire. Jésus montre explicitement son approbation de cette « révolte » de Jean-Baptiste contre le système religieux qui est pourtant celui que Dieu avait mis en place.

Jésus fait cela de deux manières différentes. D'abord, il le fait en se faisant baptiser par Jean. Cette identification explicite et publique avec le mouvement montre qu'il veut que tout le monde sache qu'il est d'accord avec cette approche de la piété. Bien sûr, ce n'est pas la seule raison pour laquelle il se fait baptiser. Il veut en même temps montrer que lui aussi est « entièrement immergé » dans son engagement avec le Père. Quand il demande à ses disciples de s'engager à 100%, il n'est pas en train de leur demander de faire quelque chose qu'il ne fait pas lui-même. Il se peut aussi qu'il s'est fait baptiser parce qu'il savait que ce serait une occasion appropriée pour montrer qui il est, avec le Saint-Esprit qui vient sur lui et le Père qui annonce qu'il est son Fils. Mais même s'il y a plus dans le baptême de Jésus que l'identification ouverte avec le mouvement de Jean-Baptiste, il n'y a pas moins. Jésus ne peut pas, en même temps, se faire baptiser par lui et lui donner tort de pratiquer un autre rite que ceux qui sont ordonnés dans la loi de Moïse.

Jésus lui donne raison aussi par ce qu'il dit de lui. Dans Matthieu 11.7-11, ainsi que Luc 7.24-28, il n'a que du bon à dire de Jean-Baptiste. Il présente très positivement le fait que Jean n'était pas un « roseau agité par le vent », c'est-à-dire une personne qui suit le mouvement de la majorité. Jean-Baptiste est un iconoclaste de la plus pure espèce en ce qui concerne les pratiques de la religion juive ; il n'a rien d'un « roseau agité par le vent ». Et Jésus considère ça comme une qualité. Il dit que Jean est « plus qu'un prophète ». Il est celui que Dieu a suscité, selon des prophéties faites des siècles auparavant, pour faire son œuvre. Et il dit qu'il n'y a pas mieux que Jean-Baptiste.

La mission de Jean-Baptiste est de ramener le peuple dans le droit chemin sur le plan spirituel. Son message, la manière dont il s'acquitte de sa mission, est : « *Le changement profond du cœur qui se détourne du péché — la repentance — est le plus important. Les rites n'ont pas d'importance en soi. Leur seule valeur est dans ce qu'ils nous aident à comprendre de ce que nous devons vivre sur le plan spirituel.* » Un message radical, surtout dans une religion aussi légaliste que la religion juive de l'époque, mais un message qui est approuvé par Jésus lui-même.

Le message de Jean-Baptiste ne se limite pas à cette manière de vivre la piété, toutefois. Ce qu'il dit du Messie est très important aussi, et tout aussi bouleversant dans le contexte de l'époque. Il dit, bien avant de savoir que le Messie est en fait son cousin éloigné Jésus, que le Messie va « baptiser de l'Esprit-Saint et avec le feu. » Le feu est l'image de la purification spirituelle, qui « brûle » tout ce qui est impur en nous. Être « immergé dans le Saint-Esprit » (c'est le sens du mot « baptiser », après tout), c'est se laisser diriger par Dieu sur le plan spirituel. Se laisser diriger par Dieu, donc, c'est être purifié du péché en nous, se laisser transformer par son Esprit. Quelques années plus tard, l'apôtre Paul va décrire le « fruit de l'Esprit » — c'est-à-dire le résultat de cette œuvre du Saint-Esprit en nous — comme un caractère qui est de plus en plus le reflet du caractère de Dieu.

Jean ajoute une sorte de parabole en disant que le Messie « a son van à la main, puis il nettoiera son aire, il amassera le blé dans son grenier, mais brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint pas » (Matthieu 3.12, Luc 3.17). Le Messie va faire un tri entre ceux qui portent réellement en eux le fruit de l'Esprit et ceux qui n'ont qu'un extérieur creux, comme la balle. Pour ceux qui ne s'y connaissent pas bien, et s'ils ne regardent pas de trop près, la balle ressemble superficiellement au blé. Mais il n'y a rien dedans. Sur le plan spirituel, trop de personnes sont comme ça. De l'extérieur, ils semblent pieux, mais Dieu sait que dans le cœur, il n'y a aucune vie spirituelle. Le Messie, en revanche, ne se laissera pas tromper. Il saura faire la différence, et il rejettera loin de lui ce qui n'est pas du bon grain.

Pour finir, Jean-Baptiste annonce très explicitement que Jésus, qui a été révélé comme le Messie, est « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1.29) et « le Fils de Dieu » (Jean 1.34). Il reconnaît que la mission du Messie n'est pas de délivrer tout le monde de leurs difficultés, mais de leur péché. Il est le

Fils de Dieu, c'est-à-dire Dieu manifesté en chair, venu de la part de Dieu pour faire l'œuvre de Dieu.

Tout cela va complètement à l'encontre de la pensée du Messie comme « fils de David », comme nous l'avons vu en examinant le contexte de l'époque. Le peuple attendait un Messie qui changerait pour le mieux, de manière significative, leurs circonstances de vie. Il apporterait la paix, la prospérité, la liberté, la guérison, le bien-être générale. Certes, il serait lui-même juste, mais l'idée que ce Messie juste exigerait en tout premier lieu de son peuple la même justice n'était pas très présente dans l'esprit des gens de l'époque. Ils se contentaient d'un « fils de David » qui délivrerait Israël de l'occupation romaine et mettrait en place un royaume de paix et de prospérité.

Jésus sera confronté tout le long de son ministère par la différence entre ces deux conceptions de son rôle. Il ne veut pas être le « fils de David » qui résout tous les problèmes de tout le monde. Quand la femme cananéenne l'appelle fils de David, il l'ignore complètement dans un premier temps, et ne l'aide que quand elle a reconnu qu'elle n'a pas « droit » à son aide, qu'elle doit l'accueillir comme une grâce (Matthieu 15.22-28). Quand l'aveugle de Jéricho, Bartimée, l'appelle fils de David, il l'interroge, pour l'aider à comprendre ses motivations, en lui disant : « Qu'est-ce que tu veux de ma part ? » Jésus veut se présenter en tant que Fils de Dieu : le Messie qui vient de la part de Dieu, pour faire l'œuvre de Dieu. Et l'œuvre prioritaire de Dieu, depuis le Jardin d'Éden, c'est de ramener l'homme perdu à lui-même. Résoudre le problème du péché dans le cœur humain est beaucoup plus important, pour le Messie Fils de Dieu, que résoudre les tracas de la vie.

Beaucoup de gens semblent avoir mis longtemps pour comprendre cela. Même pour les apôtres, comprendre Jésus comme « Fils de Dieu » plutôt que « fils de David » a mis du temps. Ce n'est qu'à sept ou huit mois de la fin de sa vie terrestre que cela est devenu vraiment clair dans leurs esprits (Matthieu 16.16). Même à la fin de sa vie, Jésus était toujours confronté à ceux qui ne voulaient pas comprendre que le Messie est le Fils de Dieu plutôt que le fils de David (Matthieu 22.41-45, Marc 12.35-37, Luc 20.41-44).

Mais Jean-Baptiste l'avait compris dès le début. Il l'a proclamé à ses disciples, dont plusieurs sont devenus les premiers disciples de Jésus (Jean 1.35-51). Il a bien compris que le premier rôle du Messie est de purifier les cœurs, et non de délivrer tout le monde de leurs difficultés.

Décidément, Jean-Baptiste était plus qu'un prophète. Il était un réformateur extraordinaire, qui a osé proclamer, par ses paroles, par ses actes et par sa vie, que le royaume de Dieu n'est pas l'obéissance légaliste à un ensemble de rites, mais une relation vivante, dans la sainteté, avec Dieu lui-même.

Deuxième partie : Jean-Baptiste aujourd'hui

Jean-Baptiste nous aide à comprendre Jésus

Il est fascinant de contempler l'impact que Jean-Baptiste a eu, au moins auprès de la partie de la population qui était prête à l'écouter, à son époque. Mais trop souvent, de nos jours, nous le considérons uniquement comme un personnage du passé. Nous étudions encore (heureusement...) l'enseignement de Jésus et les épîtres de Paul, mais nous ne cherchons guère à comprendre le message de Jean-Baptiste.

Pourtant, nous en aurions bien besoin. Nous ne savons plus, pour la plupart, ce que « fils de David » voulait dire dans la culture juive du premier siècle. Mais même si nous n'utilisons plus le terme dans ce sens, l'idée est toujours très présente.

L'aveugle Bartimée, qui ne pouvait pas imaginer le Messie autrement que comme fils de David, a été confronté à ce qu'il attendait de la part de ce Messie. Et il a été très clair : il voulait un miracle, une délivrance de ce qu'il considérait comme sa difficulté majeure. Dans sa grâce, Jésus le lui a accordé, mais Bartimée n'avait pas demandé le plus important. Libéré de son handicap, il était toujours lié par son péché.

Je soupçonne fortement que Bartimée a compris son erreur par la suite, et a découvert que Jésus est beaucoup plus que le fils de David. Le texte nous dit qu'après ce miracle, il s'est mis à suivre Jésus. En plus, quand l'Évangile de Marc a été rédigé vingt-cinq ou trente ans plus tard, on se rappelait encore de son nom, alors que presque toutes les autres personnes qui ont bénéficié des miracles de Jésus étaient devenues des personnages anonymes, identifiées uniquement par leur situation ou leur infirmité : un lépreux, un malade, une veuve... Il est fort possible que si ce nom est encore connu, c'est parce que Bartimée était dans l'Église par la suite.

Le problème n'est pas Bartimée, qui lors de sa toute première rencontre avec Jésus ne pouvait l'imaginer autrement qu'en tant que fils de David, un distributeur de miracles de délivrances. Le problème,

c'est des gens qui se disent disciples de Jésus depuis dix ans, vingt ans, ou plus, et voient toujours Jésus comme « le fils de David » dont le rôle principal est de nous donner une vie confortable, à l'abri de la maladie, de la pauvreté, de l'échec, et de toute autre souffrance. Pourtant, cette attitude est très largement répandue.

Et cela se fait parce que nous ne retenons pas le message de Jean-Baptiste : Jésus est l'Agneau de Dieu qui ôte le **péché**, et non les difficultés. Il est le Fils de Dieu, et non le fils de David.

Si nous comprenons cela, nous constatons que le message de Jean-Baptiste est un message de liberté. Le salut nous libère du péché. Trop souvent, nous nous contentons de beaucoup moins que cela. C.S. Lewis, dans *The Weight of Glory* (un sermon qui, à ma connaissance, n'a jamais été traduit en français) a dit :

« Notre Seigneur trouve que nos désirs ne sont pas trop forts ; ils sont trop faibles. Nous sommes des créatures superficielles, nous nous amusons avec l'alcool et le sexe et l'avarice, alors qu'une joie infinie nous est proposée. C'est comme un enfant ignorant qui préfère continuer de faire des pâtés avec de la boue dans un ghetto, parce qu'il ne peut pas imaginer ce que veut dire un offre de vacances au bord de la mer. Nous nous contentons de trop peu. »

Le monde évangélique a terriblement besoin du message de Jean-Baptiste aujourd'hui. À la fin du chapitre 10 de l'Évangile de Jean, Jésus a dû s'éloigner de Jérusalem. Il est allé de l'autre côté du Jourdain, là où Jean-Baptiste avait fait son ministère. Quand les habitants ont vu qui était Jésus, ils ont dit : « Jean n'a fait aucun miracle ; mais tout ce que Jean a dit de cet homme était vrai » (Jean 10.41). Beaucoup ont cru en Jésus suite à cela.

De nos jours, on court après les miracles. J'ai même entendu certains dirent que les miracles doivent forcément faire partie de toute évangélisation authentique. Mais Jean-Baptiste nous montre le contraire : l'important n'est pas les miracles, mais de connaître la vérité sur Jésus. Son œuvre est avant tout spirituelle, sa priorité est avant tout spirituelle, son but pour nous est avant tout spirituel. Jésus veut nous libérer du péché. Il veut faire la différence entre ceux qui jouent avec la religion, et ceux qui marchent sincèrement avec Dieu dans la sainteté.

Jean-Baptiste nous aide à mieux comprendre Jésus-Christ, et la liberté que nous avons en lui : Jésus nous libère du péché.

Jean-Baptiste nous aide à comprendre la piété

Jean-Baptiste nous aide à mieux comprendre Jésus, oui. Mais il nous aide aussi — encore plus, à mon avis — à comprendre comment vivre notre vie de croyant. Il y a bien d'autres passages dans la Bible qui nous montrent qui est Jésus et quelle est la priorité de son œuvre ; du coup, même si nous ignorons ce que Jean a dit à son sujet, nous pouvons arriver au même niveau de compréhension de la personne de Jésus sans lui. Mais il y a peu de personnages bibliques qui nous montrent aussi clairement ce que devait être la place des rites et pratiques dans notre piété personnelle que Jean-Baptiste.

Il est courant de penser que parmi les évangéliques il n'y a pas de rites. Mais c'est faux. Nous en avons bien. Il y a bien sûr le baptême et la cène, pour commencer. Il y a aussi la présentation des enfants, le lavement des pieds, les prières plus ou moins rituelles au début et à la fin de nos réunions, le fait de se mettre debout, ou de lever les mains, pour certaines parties de nos cultes, et ainsi de suite. Les rites précis varient d'une église à une autre, mais ils sont bel et bien là.

Il n'y a pas de problème, en soi, à avoir des rites. Dieu a mis en place lui-même de nombreux rites dans le culte qu'il a donné à Israël. Même le Nouveau Testament ne dit pas que ces rites étaient mauvais. Il nous dit qu'ils étaient des « ombres », comme nous l'avons vu, ce qui veut dire qu'ils ont leur utilité : ils nous aident à comprendre certains principes spirituels. Les premiers chrétiens, surtout ceux qui étaient d'origine juive, ont continué de pratiquer une partie de ces rites.

Là où il y a un problème, c'est quand on devient trop rigide dans les pratiques rituelles, sans comprendre que les rites n'ont pas d'importance en soi. Si on part du principe de l'esprit de la loi plutôt que la lettre de la loi, on arrive à une conclusion radicalement différente de celle qui découle de la rigidité des Pharisiens. Jean-Baptiste est un personnage idéal pour nous faire comprendre la différence.

Comme nous l'avons vu, Jean a vraisemblablement fait un passage chez les Esséniens. Mais manifestement il n'y est pas resté. Il a été intrigué par certaines de leurs idées, au moins au point de les considérer comme une possibilité (comme avec l'idée de deux personnes différentes qui accompliraient

toutes les prophéties qui, habituellement, étaient interprétées comme faisant référence à un seul Messie), mais il ne s'est pas rallié aux Esséniens pour autant. Il est clair que le légalisme rigide de ces sectes ne lui convenait pas.

Jean-Baptiste a un rapport intéressant avec l'obéissance.

D'une part, il exige très explicitement un comportement correct de la part de ceux qui viennent l'écouter. Dans Luc 3.10-14, il donne des instructions précises à ceux qui lui demandent en quoi consiste cette repentance qu'il prêche. Il ne leur dit pas : « Il suffit que le cœur soit sincère. » Ses réponses sont toujours des applications pratiques du commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Dans Matthieu 3.7-10, il est très sévère avec les Pharisiens et les Sadducéens. Pour Jean-Baptiste, si la repentance ne se manifeste pas par une obéissance concrète au commandement d'aimer les autres, ce n'est pas une véritable repentance.

Bien sûr, « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » n'est que le deuxième principe de la loi, selon Jésus. Le plus important, c'est l'amour total pour Dieu. Jean-Baptiste ne dit pas le contraire. Mais l'amour pour Dieu est difficile à mesurer, surtout dans un contexte où tout le monde pratique la religion et essaie de se faire passer pour pieux. C'est dans le comportement, surtout vis-à-vis des autres, qu'on discerne l'état du cœur. Paul se permet de dire, dans Romains 13.8-10 que « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » résume toute la loi de Dieu parce qu'il sait que l'amour du prochain est la manifestation visible de l'amour pour Dieu. C'est pourquoi Jean-Baptiste met l'accent sur le concret, qui peut se mesurer. Pour lui, l'obéissance à la loi de Dieu est un aspect incontournable d'une vie spirituelle authentique. Il n'est pas contre l'obéissance, bien au contraire.

Pourtant, dans un autre sens, il vit constamment lui-même dans la désobéissance. En tant que sacrificateur, une très grande partie de ce qu'il doit faire, *selon la loi de Dieu*, est décrit dans le Lévitique. Mais il ne le fait pas. Il désobéit constamment et explicitement à ce que Dieu a ordonné.

Les Sadducéens et les Pharisiens le savent, et désapprouvent fortement. Dans Matthieu 21.25-26 (ainsi que les passages correspondants dans Marc 11.30-32 et Luc 20.4-6), les chefs religieux ne sont pas prêts à admettre que Jean-Baptiste a prêché et agi de la part de Dieu. Ils n'osent pas dire le contraire, par crainte du peuple, mais ils ne peuvent pas le reconnaître comme un homme de Dieu. Ils sont très portés sur l'observance stricte des instructions lévitiques au sujet du culte, et il est manifeste pour eux que Jean-Baptiste est en contradiction avec ces instructions. Par le fait de pratiquer un rite totalement différent, un rite qui est même d'origine païenne, il est en train de dire clairement et publiquement que les rites liés au culte juif ne sont pas spécialement importants.

Que dire donc de l'obéissance dans la vie de Jean-Baptiste ? Est-il effectivement en contradiction avec la loi de Dieu, en ce qui concerne son rôle de sacrificateur ? Peut-être pas.

Dans Lévitique 10, deux sacrificateurs sont morts parce qu'ils ont désobéi à la loi de Dieu. Suite à cet incident, Dieu donne des instructions claires aux sacrificateurs qui restent : « *Tu ne boiras ni vin, ni liqueur, toi et tes fils avec toi, lorsque vous entrerez dans la tente de la Rencontre ; ainsi vous ne mourrez pas ; ce sera une prescription perpétuelle pour vos descendants, afin que vous puissiez distinguer ce qui est saint de ce qui est profane, ce qui est impur de ce qui est pur ; et enseigner aux Israélites toutes les prescriptions que l'Éternel leur a données par l'intermédiaire de Moïse* » (Lévitique 10.9-11).

L'interdiction de boire de l'alcool quand ils sont en service résulte vraisemblablement du fait que ceux qui sont morts devaient être ivres quand ils ont fait cela. Ce n'est pas ce qui doit retenir notre attention pour l'instant. Ce texte donne des instructions extrêmement importantes aux sacrificateurs, leur faisant comprendre ce qui est le plus important. Au-delà de toutes les prescriptions au sujet des rites qui se trouvent dans le Lévitique (comment offrir des sacrifices, comment détecter la lèpre, comment célébrer les fêtes...), ce texte nous montre ce qui est le plus fondamental pour les sacrificateurs, la raison d'être de tout le reste.

En tout premier lieu, leur devoir est de « distinguer ce qui est saint de ce qui est profane, ce qui est impur de ce qui est pur ». Autrement dit, ils doivent être en mesure de comprendre eux-mêmes ce qui est acceptable à Dieu et ce qui ne l'est pas. La première responsabilité d'un sacrificateur est de faire preuve de discernement spirituel, non de pratiquer des rites.

Ensuite, ils doivent « enseigner aux Israélites toutes les prescriptions que l'Éternel leur a données ». Cela sous-entend ce qu'ils disent mais encore plus ce qu'ils font : nous communiquons plus par l'exemple que par nos paroles. Jésus a dit que les croyants doivent être « la lumière du monde » et « le sel de la terre ». Il ne s'agit pas uniquement de vivre une vie correcte soi-même, mais aussi de répandre le message de Dieu dans la société autour de nous, par l'exemple et par les paroles.

Vu comme ça, on constate que Jean-Baptiste n'a pas abandonné son rôle de sacrificateur, comme on pourrait le penser. Au contraire, il a fait exactement ce qu'un sacrificateur est censé faire : il a compris ce que

Dieu veut (la repentance, un cœur droit devant lui) et il a montré et proclamé cela au peuple. Tout comme Ézéchiel six siècles auparavant (qui, lui aussi, n'a jamais offert un sacrifice puisqu'il avait été déporté avant d'atteindre l'âge de le faire), Jean-Baptiste a compris son véritable devoir.

Il a compris aussi le principe de l'esprit de la loi plutôt que la lettre de la loi. Il y a trois aspects de ce principe qui me viennent à l'esprit :

- 1) Un acte symbolique (à la différence d'un acte qui a un effet directement dans le domaine du bien ou du mal, comme le fait de voler quelque chose à quelqu'un) n'a de valeur que dans la mesure où il aide la personne à comprendre le principe fondamental (le vrai principe, qui est en lui-même une application de « tu aimeras le Seigneur ton Dieu » ou « tu aimeras ton prochain comme toi-même ») qu'il symbolise. De ce fait, si on veut pratiquer les actes symboliques de manière efficace, il faut toujours les accompagner d'enseignement sur le sens. Cet enseignement se fait aussi bien par l'exemple que par les explications.
- 2) Si le rite — l'acte symbolique — est pratiqué comme une simple habitude, ou une obligation dont on ne comprend pas le sens, il n'a plus aucune valeur. Ceci est encore plus le cas si, dans la majorité des cas, ceux qui pratiquent ce rite communiquent par leur exemple ou même par leurs enseignements explicites des valeurs qui vont à l'encontre des valeurs qui sont censées être communiquées par le rite. À ce moment-là, le rite n'a plus de sens.
- 3) Si le principe spirituel que le rite est censé communiquer est effectivement compris, la pratique du rite peut être utile, mais n'est pas indispensable. C'est le principe que le Nouveau Testament met en avant en disant que les rites symboliques du culte de la loi de Moïse étaient des « ombres ». De ce fait, les croyants peuvent les pratiquer ou non. S'ils les pratiquent, en comprenant que leur utilité ne réside que dans les valeurs qu'ils illustrent, c'est bien. S'ils ne les pratiquent pas, sachant que le plus important est d'avoir compris et intégré ces valeurs, c'est bien aussi.

Jean-Baptiste exige l'obéissance dans les domaines « réels », c'est-à-dire la manifestation d'une véritable repentance en vue de vivre l'amour pour Dieu et l'amour pour les autres. En même temps, il n'obéit pas lui-même en ce qui concerne les rites qu'il était censé pratiquer en tant que sacrificateur. Il ne les fait pas, et il n'appelle pas les autres à les pratiquer. Au lieu de cela, il pratique un autre rite, païen, afin de symboliser les mêmes principes.

Cela nous amène à réfléchir sur le sens de l'obéissance. J'aimerais relever trois types d'obéissance : l'obéissance intéressée, l'obéissance légaliste et l'obéissance de cœur.

L'obéissance intéressée, c'est quand je fais ce qu'on me dit de faire afin d'éviter une punition ou de gagner une récompense. Ceci se pratique très souvent dans notre société : je respecte les limites de vitesse, non parce que je ne veux pas mettre d'autres personnes en danger, mais parce que j'ai peur de prendre une amende si je ne le fais pas. J'applique les instructions du patron, non parce que je vois comment ce sera mieux pour tout le monde, mais parce que je suis payé pour cela. Pensant à ce qui s'est passé lors de l'Exil, quand Dieu a permis un jugement sévère sur Israël pour son infidélité, beaucoup ont voulu pratiquer correctement les rites lévitiques pour éviter que le jugement ne tombe de nouveau. Ils ne comprenaient pas que le vrai problème n'était pas les rites qui étaient mal pratiqués, mais l'infidélité dans le cœur du peuple. L'obéissance intéressée n'est pas ce que Dieu demande de son peuple.

L'obéissance légaliste, c'est l'obéissance « bête et disciplinée ». On ne sait pas pourquoi on le fait, on ne cherche même pas à comprendre, on le fait. « Essayer de comprendre, c'est déjà désobéir. » Cette manière de vivre « l'obéissance » va à l'encontre des deux premiers aspects de « l'esprit de la loi » décrit ci-dessus. Ceci était encore plus répandue en Israël à l'époque de Jean-Baptiste que l'obéissance intéressée. Vu par les partisans de l'obéissance légaliste, Jean-Baptiste ne peut pas être un homme de Dieu, parce qu'il ne fait pas ce que Dieu a ordonné dans le Lévitique. Mais le but de Jean-Baptiste est justement de montrer l'erreur de cette manière de comprendre « la lettre de la loi », et Jésus lui donne raison de le faire.

L'obéissance de cœur, c'est quand je fais ce que Dieu demande parce que je suis réellement motivé de l'aimer et d'aimer mon prochain. C'est très différent de l'obéissance intéressée, parce qu'il n'y a pas de crainte dans l'amour : ni la crainte d'être puni, ni la crainte de passer à côté d'une bénédiction. 1 Jean 4.18 nous rappelle bien ce principe. L'obéissance de cœur est aussi très différente de l'obéissance légaliste, car elle est beaucoup plus préoccupée avec les attitudes qu'avec les rites. Alors que la loi de Moïse contient tant de rites, l'apôtre Paul écrit, dans le passage auquel nous avons fait référence plus haut : « *L'amour ne fait pas de mal au prochain : l'amour est donc l'accomplissement de la loi* » (Romains 13.10). Si l'amour du prochain accomplit la loi, c'est que les rites de la loi n'ont pas de vraie importance. C'est pourquoi le Nouveau Testament dit que ces rites n'étaient que des « ombres », des symboles. Les pratiquer devient facultatif.

Jean-Baptiste veut une obéissance de cœur. Il communique cela très clairement en refusant de pratiquer les rites prescrits par la loi, et en prêchant très fortement à la place le besoin de vivre selon les attitudes que ces rites étaient censés illustrer.

L'Église a besoin de comprendre cela. *J'ai* besoin de comprendre cela. Je me souviens, il y a quelques années, quand notre église locale était confrontée à la question de la cène. Nous avions l'habitude d'une coupe unique, mais il y avait une dame qui suivait un traitement pour le cancer et qui était donc à risque. Certains ont proposé de changer notre mode de pratiquer la cène, et passer à des coupes individuelles. Je m'y opposais. J'étais très attaché au symbolisme de la coupe unique. Je pensais au verset : « Nous buvons tous dans une même coupe. » (En fait, il n'y a pas de tel verset. Paul dit dans 1 Corinthiens 10.17 qu'il y a un seul pain, mais pas une seule coupe.)

Ce qui m'a aidé à changer d'idée, c'était l'étude du Lévitique. Normalement, on voit la loi de Moïse comme la défense ultime de toutes les positions légalistes : « *Il est écrit !* » Pourtant, j'ai compris les limites du symbolisme en étudiant ce que le Lévitique dit au sujet des sacrifices pour le péché.

Contrairement à ce que beaucoup de chrétiens pensent, tous les sacrifices de la loi de Moïse ne symbolisent pas la mort de Christ. Mais les sacrifices pour le péché, si. Et s'il y a un aspect essentiel dans un sacrifice qui symbolise la mort de Christ, c'est le sang versé pour payer le prix du péché : « *Selon la loi, presque tout est purifié avec du sang ; et sans effusion de sang, il n'y a pas de pardon* » (Hébreux 9.22). Dans le Lévitique, le sacrifice normal pour le péché est un bouc, une chèvre ou un agneau. (Ou, si c'est pour tout le peuple, un taureau.) L'animal sera mis à mort ; il y a donc du sang qui est versé.

Si la personne est trop pauvre, cela peut être modifié : « *S'il n'a pas en main de quoi se procurer une pièce de menu bétail, il offrira à l'Éternel pour le péché dont il s'est rendu coupable, deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, l'un comme victime pour le péché, l'autre comme holocauste* » (Lévitique 5.7). Les oiseaux ont moins de sang que les mammifères, mais le symbolisme est toujours satisfait : il y en a, tout de même. Mais voilà ce que dit la suite du texte : « *S'il n'a pas de quoi se procurer deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, il présentera en oblation pour son péché un dixième d'épha de fleur de farine, comme sacrifice pour le péché ; il ne mettra pas d'huile dessus et n'y ajoutera pas d'encens, car c'est un sacrifice pour le péché* » (Lévitique 5.11).

De la farine ! Comme sacrifice pour le péché ! Impensable ; il n'y a pas d'effusion de sang !

Et pourtant, c'est ce que dit même la loi de Moïse. Dieu lui-même a reconnu, explicitement, que le symbolisme doit parfois être sacrifié à la réalité du terrain.

Dans ma prise de position au sujet de la cène, j'étais littéralement « plus royaliste que le Roi (des rois) ». Le rite, ainsi que la manière de le pratiquer, étaient plus importants pour moi que les personnes. J'étais plus Pharisien que je ne le pensais. (Quand j'ai compris cela, j'ai donc été d'accord pour changer, et nous avons modifié nos pratiques dans l'église, ce qui nous a été utile par la suite quand d'autres problèmes d'ordre médical ou sanitaire se sont manifestés.)

C'était suite à cela que j'ai commencé à mieux comprendre Jean-Baptiste. Son message en ce qui concerne la personne et la mission de Christ est fondamentalement important, mais comme nous l'avons déjà vu, cela ressort clairement de beaucoup d'autres passages bibliques également. Le message de Jean-Baptiste en ce qui concerne le légalisme et la place des rites dans la vie du croyant, en revanche, est beaucoup moins répandu dans la Bible. Il n'est pas du tout unique, certes, mais la manière flagrante qu'avait Jean-Baptiste de le montrer l'est presque. Il nous montre clairement que la valeur d'un rite n'est que dans la compréhension qu'il communique et que si cette compréhension y est, le rite n'est plus essentiel.

Une des grandes ironies de l'histoire du christianisme, c'est que le rite que Jean-Baptiste a introduit pour montrer que la forme des rites n'a pas d'importance en soi et devenu le rite le plus important, pratiqué de manière très légaliste. Cela s'est fait très rapidement et continue jusqu'à nos jours, dans la pensée de beaucoup de chrétiens.

Déjà dans le Didaché, un catéchisme extrêmement légaliste du début du deuxième siècle (moins d'un siècle, vraisemblablement, après la mort de Christ), nous lisons : « *Que personne ne mange ni ne boive de votre eucharistie sinon ceux qui ont été baptisés au nom du Seigneur ; car c'est à ce sujet que le Seigneur a dit : Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens* » (Didaché 9.5). Dans le rajout à la fin de l'Évangile de Marc dans beaucoup d'éditions de la Bible, on trouve le même principe. Ce rajout, qui manque dans les manuscrits les plus anciens et qui contredit à plusieurs égards les autres Évangiles, est ajouté après le verset 8 du chapitre 16. Il date apparemment du quatrième siècle. Dans le verset 16, nous lisons : « *Celui qui croit et se fait baptiser sera sauvé.* »

Pourtant, depuis presque les débuts de l'Église chrétienne, il était évident que le baptême n'était nullement un signe fiable de l'état du cœur. Rien que l'histoire du magicien Simon, dans Actes 8, aurait dû

être une démonstration claire de cela. Mais très rapidement, les croyants ont adopté l'idée qu'on peut utiliser le baptême pour faire la différence entre les chrétiens et les païens.

Dans le Nouveau Testament, le baptême est pratiqué très largement. Il n'y a même aucune preuve que ce n'était pas universel, sauf dans un cas vraiment exceptionnel comme le brigand sur la croix qui s'est repenti alors qu'il était déjà sur la croix. La cène, aussi, est très largement pratiqué ; de nouveau, il n'y a rien qui n'indique que ce n'était pas universel : toutes les églises la pratiquaient, apparemment. Mais il n'y a strictement rien qui fixe une priorité chronologique entre les deux. Il y aurait donc autant de logique à dire « une personne ne peut pas être baptisée tant qu'elle n'a pas pris la cène » que de dire « une personne ne peut pas prendre la cène tant qu'elle n'a pas été baptisée ». Pourtant, cette dernière position est très largement répandue, même dans les églises qui prétendent que la Bible est leur seul guide sur le plan spirituel.

C'est allé si loin que beaucoup de groupements qui se réclament du christianisme ont enseigné, ou enseignent encore, que ceux qui ne sont pas baptisés ne sont pas sauvés. Certaines doctrines vont même jusqu'à affirmer que ceux qui *sont* baptisés sont forcément sauvés.

Autrement dit : le rite iconoclaste que Jean-Baptiste a introduit est devenu, dans l'esprit de beaucoup de Chrétiens, le point le plus marquant d'une optique qui est exactement le contraire de ce que Jean voulait montrer par cette pratique qui n'avait, à son époque, aucun appui dans les Écritures. Jean a proclamé, par son refus de pratiquer les rites qui lui étaient pourtant prescrits par la loi de Moïse en tant que sacrificateur, que le plus important n'est pas les rites. Si les rites deviennent une simple habitude, ils n'ont plus aucune valeur. On peut mettre un autre rite à la place, si cela aide les gens à comprendre quel engagement spirituel ils devraient avoir. Même un rite d'origine païenne.

Beaucoup de chrétiens disent que tout croyant devrait forcément se faire baptiser, « par obéissance au Seigneur ». Pourtant, Jésus n'a jamais commandé *aux croyants* de se faire baptiser. Il a pratiqué le baptême (Jean 3.22, 4.1-2), puisque dans son contexte il pouvait encore avoir le sens que Jean-Baptiste lui a donné, celui de symboliser son engagement total avec Dieu et de montrer que le plus important n'est pas les rites. Dans ce même contexte, il a dit à ses apôtres, en les envoyant évangéliser le monde, qu'ils devaient faire des disciples « en les baptisant » (et, évidemment, en les enseignant à mettre en pratique ses paroles). En tenant compte du contexte historique (le message que Jean-Baptiste a communiqué par ce nouveau rite), cela veut dire : « en les faisant comprendre que l'engagement avec Dieu doit être total ; que Dieu regarde l'état du cœur et non les rites ». Mais comme nous avons vu, cela s'est transformé très rapidement en obéissance légaliste. Il est devenu « le rite qui incorpore les croyants dans l'Église » et communique ainsi exactement le contraire de ce que le baptême signifiait dans le contexte du ministère de Jean-Baptiste.

Personnellement, je suis favorable à la pratique du baptême. Je suis issu d'un courant évangélique qui ne le pratique pour ainsi dire jamais, mais ayant découvert le sens de ce rite, je me suis fait baptiser (alors que j'étais non seulement au Seigneur depuis pas mal de temps mais même déjà engagé dans le ministère) et je le pratique moi-même. Je trouve son symbolisme utile pour communiquer aux croyants que l'engagement avec Christ doit être total, et je trouve utile aussi le témoignage public qu'il permet. Mais chez certaines personnes que j'ai baptisé, la suite a montré que dans leur esprit le baptême était vu comme un rite qui les « mettait en règle avec Dieu ». Dans le contexte théologique d'un christianisme qui a proclamé cela si largement depuis si longtemps, cela est pratiquement inévitable.

Je comprends donc les courants évangéliques qui, voulant se différencier du légalisme et du « salut par les sacrements » qui est si fortement répandu dans les grandes églises, mettent très peu d'importance sur cette pratique. Même si je ne les rejoins pas (ou plus), je dois avouer que ce que je vois dans la vie d'un croyant compte pour beaucoup plus, pour moi, que le fait de savoir s'il est baptisé ou pas. Je connais beaucoup de croyants qui sont engagés à fond avec le Seigneur, mais qui n'ont jamais été baptisés. Je connais également beaucoup de personnes qui sont baptisées mais dont la vie ne montre pas du tout un véritable engagement avec le Seigneur.

Et je trouve que Jean-Baptiste est le personnage biblique qui nous aide le plus à comprendre cela, quand nous regardons ce que signifiait, dans le contexte historique qu'il vivait, l'introduction de ce rite païen pour symboliser un engagement qui, lui, n'a strictement rien de païen.

Conclusion

Décidément, Jean-Baptiste a dérangé beaucoup de personnes. Il l'a fait exprès, parce que la religion sclérosée de son époque avait besoin d'être dérangée. Il est un rebelle, un révolutionnaire, un iconoclaste. Les autorités religieuses de son époque l'avaient bien remarqué, et cela ne leur a pas plu. Pire encore, Jésus lui a

donné raison, ce qui fait qu'à son tour, il n'a pas eu beaucoup d'amis parmi les chefs religieux non plus.

Mais le message de Jean-Baptiste n'est pas uniquement un message pour les Juifs du premier siècle. Il est un message dont l'Église a encore besoin aujourd'hui. Même dans les milieux qui s'affichent le plus clairement comme s'opposant au « salut par les sacrements », il y a trop souvent un accent très fort sur les formes des rites. Nous ne les appelons pas des rites, bien sûr, mais ils le sont. Et s'ils sont des rites, Jean-Baptiste nous aide à comprendre quelle place ils doivent avoir — et quelle place ils ne doivent *pas* avoir — dans notre piété. Il est plus facile de devenir des Pharisiens qu'on ne le pense.

Nous proclamons le salut par la foi seule, croyant que le sacrifice de Jésus a tout accompli. Arrêtons donc d'insister tant sur les formes. Si nous profitons de ces formes pour communiquer dans nos églises les véritables valeurs qui doivent marquer le cœur d'un vrai enfant de Dieu, tant mieux. Mais si d'autres églises ou courants pratiquent d'autres formes, gardons-nous de les juger. Depuis deux mille ans maintenant, Jean-Baptiste nous montre clairement que les formes ne sont pas ce qu'il y a du plus important. « *L'homme regarde ce qui frappe les yeux, mais l'Éternel regarde au cœur* » (1 Samuel 16.7).

Si cela nous dérange, ce n'est pas grave et ce n'est pas étonnant. Jean-Baptiste a toujours été quelqu'un qui dérange.

Annexe : les textes bibliques au sujet de Jean-Baptiste

Ésaïe 40.1-5	Luc 7.18-35
Malachie 3.23-24 (4.5-6)	Luc 9.7-9
Matthieu 3.1-17	Luc 9.18-19
Matthieu 4.10	Luc 11.1
Matthieu 9.14-17	Luc 16.16
Matthieu 11.2-19	Luc 20.1-8
Matthieu 14.1-12	Jean 1.6-51
Matthieu 16.13-14	Jean 3.22-30 (ou 22-36)
Matthieu 17.10-13	Jean 4.1
Matthieu 21.23-27	Jean 5.31-36
Marc 1.1-11	Jean 10.40-41
Marc 1.14	Actes 1.4-5
Marc 2.18-22	Actes 1.22-23
Marc 6.14-29	Actes 10.37
Marc 8.27-28	Actes 11.16
Marc 11.27-33	Actes 13.23-25
Luc 1.5-25, 39-45, 56-80	Actes 18.24-25
Luc 3.1-23	Actes 19.1-5
Luc 5.30-39	